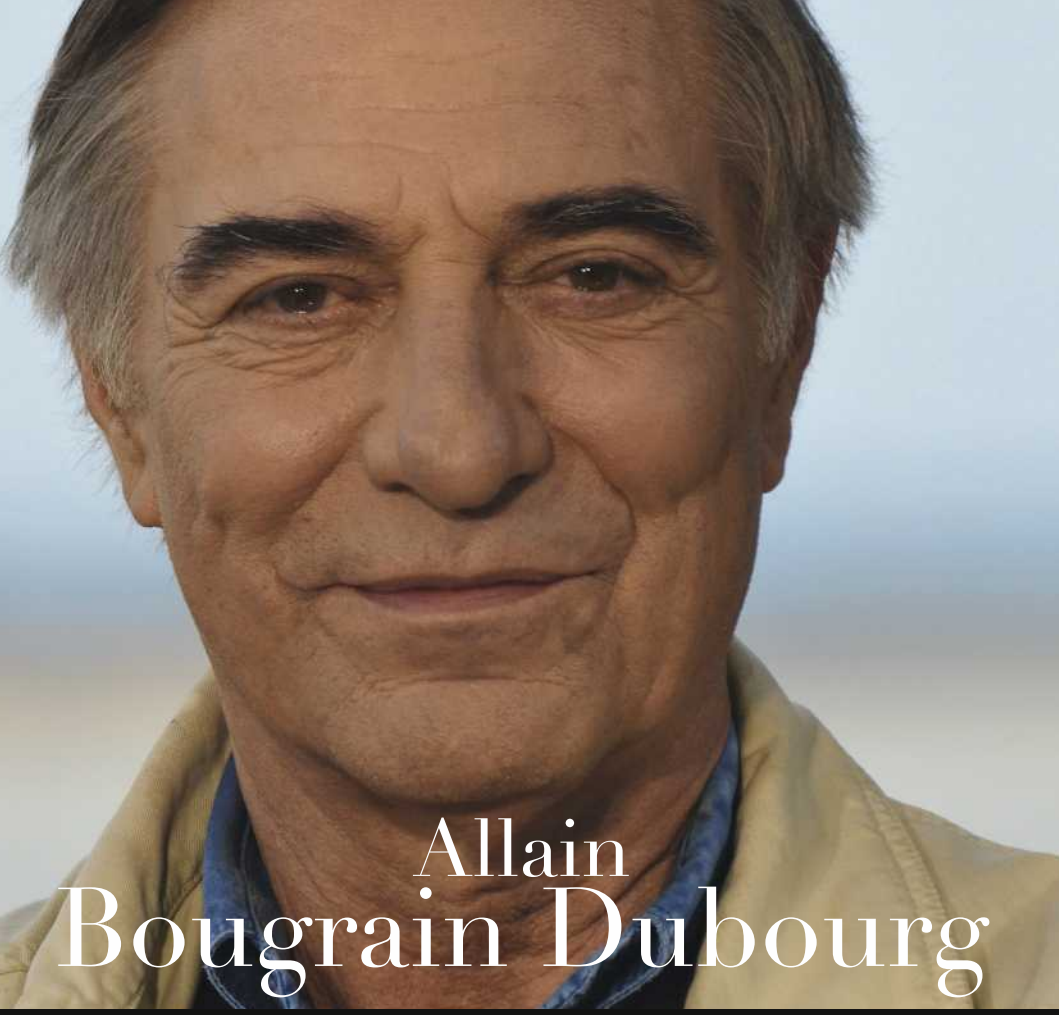


Allain
Bougrain Dubourg

DICTIONNAIRE PASSIONNÉ DES ANIMAUX

Extrait de la publication

delachaux
et niestlé

CHARTE
Delachaux et Niestlé

1. L'éditeur nature de référence **depuis 1885.**
2. Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec **plus de 250 ouvrages** consacrés à la nature et à l'environnement.
3. Des auteurs **scientifiques et naturalistes reconnus**.
4. Les **meilleurs illustrateurs naturalistes**, pour la précision et le réalisme.
5. Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le terrain.
6. Des **contenus actualisés** régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
7. Une **démarche éco-responsable** pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
8. Une **approche pédagogique** qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
9. Une réflexion qui éclaire les grands débats sur l'environnement (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
10. Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la **protection de l'environnement** et de la conservation de la biodiversité.

*Retrouvez le **détail de la Charte** sur :* www.delachauxetniestle.com

Couverture : Valérie Gautier
Photo de couverture : Michel Pourny
Préparation de copie : Christiane Keukens-Poirier
Correction d'épreuves : Dominique Lahaussois

ISBN : 978-2-603-01971-9

© Delachaux et Niestlé SA, Paris, 2013

Dépôt légal : mars 2013

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.
Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Extrait de la publication

Allain Bougrain Dubourg

DICTIONNAIRE PASSIONNÉ DES ANIMAUX

delachaux
et niestlé

Extrait de la publication

Introduction

Dans le dictionnaire Larousse, le mot « passion » a trouvé sa place entre « passif » et « passivité ». Les académiciens l'ont encadré par une forme d'indifférence, peut-être pour le rehausser davantage. Et lorsque l'on se penche sur la définition, on peut lire : « Émotion puissante et continue qui domine la raison. » Conclusion : on ne peut être passionné et raisonnable. Je souhaite que le *Dictionnaire passionné des animaux* démontre le contraire, car je prétends qu'il est raisonnable d'être passionné.

J'en ai la conviction depuis l'enfance, alors que les animaux m'apparaissaient comme un fantastique potentiel d'évasion et de curiosité. Quel était leur moteur ? Pouvaient-ils se montrer dangereux ? Pourquoi n'arrivions-nous pas à communiquer avec eux ? Autant de questions passionnantes. Raisonnablement, j'aurais dû m'engager dans des études vétérinaires pour espérer trouver un début de réponse aux mystères animaliers. Mais la passion m'a conduit directement sur le terrain. « Au contact », comme disent les policiers. C'est donc une passionnante expérience qui m'a amené, à travers des reportages télévisés, à lever le voile sur mes questionnements d'enfance.

Pour autant, je reste frustré car, après avoir parcouru la planète, des déserts aux forêts vierges, de l'Antarctique au Grand Nord, des îles perdues aux fleuves sauvages, j'ai bien peu pro-

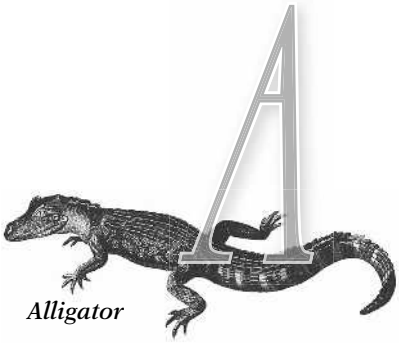
Extrait de la publication

gressé dans la connaissance de l'arche du vivant. En revanche, ce périple vers les autres m'a enseigné la nécessité de réveiller mes sens. Réapprendre à écouter, à caresser, à goûter, à sentir, à voir… quelle richesse !

Le monde animal ne se prive pas de ce trésor, il en use. Bien souvent pour sa survie. Vous ne serez donc pas surpris de constater que l'émotion accompagne ces animaux du *Dictionnaire passionné*. Pas plus que vous ne serez étonné de ma compassion à leur égard. Beaucoup d'entre eux sont en souffrance ou en sursis. Ce dictionnaire plaide passionnément pour qu'un destin plus serein se dessine enfin en leur faveur. N'est-ce pas raisonnable ?

Allain Bougrain Dubourg

Extrait de la publication



Alligator

Abandonner

Ils seraient cent mille chiens et chats à être abandonnés par leur maître chaque année…

Personne ne connaît, du reste, le nombre exact. Ce qui laisse un sérieux doute sur les capacités de gestion théoriquement assurées par le ministère de l'Agriculture ou les associations de protection animale. Peut-être la création d'un observatoire de la protection animale pourrait-elle clarifier les choses… On sait, en revanche, que si la quantité des laissés-pour-compte reste constante, la manière dont les maîtres se séparent de leur compagnon a bien changé.

Il n'y a pas si longtemps, c'est à l'abri du regard des enfants que l'on se débarrassait de l'animal jugé encombrant. Un parking d'autoroute ou une forêt discrète convenaient parfaitement, et la pauvre bête n'avait plus qu'à espérer le secours d'une bonne âme, faute de quoi elle succombait au pied de son arbre.

Les nombreuses campagnes de sensibilisation, conduites par la Société protectrice des animaux (SPA) et d'autres associations de protection animale, ont généré une plus grande responsabilité des maîtres. Désormais, ces derniers viennent directement confier leur animal à un refuge.

J'avoue avoir longtemps été sans indulgence à l'égard de ces propriétaires coupables d'une lâcheté inexcusable. Mais je dois convenir que certaines circonstances tempèrent ce jugement. J'ai pu le vérifier en assistant aux terribles ruptures vécues entre les maîtres et leur animal dans de nombreux refuges.

La situation économique du moment, par exemple, a un effet direct sur la relation entre l'homme et l'animal. Victime du chômage, ce père de famille a commencé par réduire son train de vie, puis il a privé les siens des vacances habituelles avant, enfin, de se résigner à délaisser le petit compagnon de toujours. L'entretien d'un chien (nourriture, vétérinaire, etc.) est estimé jusqu'à 1 300 euros par an. Bon nombre de familles, acculées financièrement, ne peuvent plus assumer.

Autre cas de figure récurrent : l'instabilité comportementale du chien qui devient fugueur, destructeur, voire mordeur… Certes, les vétérinaires comportementalistes parviennent très souvent à « re-sociabiliser » l'animal (à ce propos, on a bien tort de se moquer des psys pour chiens !), mais certains cas pathologiques ne laissent aucun espoir. En pareille circonstance, le refuge devient l'unique solution. Reste à savoir pourquoi de charmantes boules de poils peuvent se métamorphoser en redoutables fauves. Parce que les bêtes en question sont victimes de l'odieux « dog business ». En clair, dans certains élevages, on pratique les mises bas industrielles. Non seulement les chiennes se reproduisent, mais elles doivent produire. Ni sociabilisés ni sevrés, les chiots leur sont retirés prématurément pour alimenter le marché. Résultat : ils n'ont pas acquis les notions de base d'un comportement équilibré et ils deviennent asociaux en grandissant. Naturellement, lors de l'achat d'un chiot, personne ne peut soupçonner l'inévitable transformation caractérielle qui peut s'ensuivre.

L'acte d'abandon ne se limite malheureusement pas à ces quelques exemples. L'effet « cadeau inoubliable » frappe aussi de manière redoutable. Noël, la Saint-Valentin ou l'anniversaire du petit sont autant d'occasions d'offrir un chiot craquant. Passé le bonheur des premiers jours, il faudra faire face aux contraintes, puis l'enthousiasme commencera à s'estomper… jusqu'à ce qu'il se transforme en regret.

Il est trop facile de plaider l'irresponsabilité pour ce type

Extrait de la publication

d'abandon. À l'origine, les intéressés sont toujours demandeurs et se sont bien gardés d'évaluer les conséquences de leur désir. Ils ont seulement considéré le chiot comme une pure mécanique vivante, un gadget, rien de plus. Ils ne pouvaient pourtant ignorer que le pacte de solidarité s'imposerait durant quinze ans et plus.

Les modes canines contribuent également au drame. Dalmatiens, shih-tzus, cockers et autres pinschers deviennent les stars du moment, et les acheteurs se pressent dans les animaleries pour satisfaire leur goût du paraître. Avec un quatre-quatre, cela fait encore plus chic !

On délaisse, voire on abandonne, bien souvent, nos parents et nos grands-parents. Cet égoïsme laisse peu d'espoir aux animaux…

Abeille

Nous sommes en février 2008. Aux abords de la tour Eiffel, il ne fait pas un temps à mettre une abeille dehors. Les apiculteurs, eux, ont décidé de braver le froid pour manifester jusqu'au ministère de l'Agriculture. Au nom de la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO), je me suis joint à eux. Nous serons reçus avec autant de courtoisie que d'indifférence. En cause, le Cruiser, un insecticide utilisé sur les semences de colza qui affecte les abeilles pollinisatrices. Interdit en Allemagne et en Italie, il continue d'être répandu en France, et le ministère en question n'envisage pas de suivre l'exemple de ses voisins. Henri Clément, qui conduit la marche au nom de l'Union nationale de l'apiculture française (UNAF), refuse de baisser les bras. Il en va de la survie des butineuses et de celle des apiculteurs. Le glas a déjà largement sonné.

Depuis la fin des années 1990, près de 30 % des colonies d'abeilles se sont éteintes. En dix ans, quinze mille apiculteurs cessaient leur activité, tandis que la production nationale chutait de 50 %… et que les importations triplaient !

En fait, ce déclin pathétique ne s'explique pas seulement par le Cruiser. Chacun convient que la conjugaison de certaines causes, pas toujours identifiées, conduit au sinistre bilan. Reste qu'au titre des évidences on note la mutation profonde des pratiques agricoles conduisant à l'emploi abusif de produits phytosanitaires.

Extrait de la publication

L'arrivée accidentelle du frelon asiatique, durant les années 2000, contribuera à porter l'estocade. Henri Clément me décrit la situation : « Des frelons chassant en permanence à l'entrée d'une ruche suffisent à anéantir une colonie en quelques jours. »

Pour que les abeilles ne connaissent pas leur dernière danse, nous nous sommes mobilisés et le bourdonnement fut entendu. Un collectif dépassant les quatre cents parlementaires s'est même montré solidaire. Ailleurs, des entreprises, tout comme des municipalités, installaient des ruches sur leur territoire.

La prise de conscience fut sûrement démultipliée par l'opération « L'abeille sentinelle » visant à installer un maximum de ruches tout en sensibilisant l'opinion publique. Au-delà de cette action bucolique, l'avenir de l'apiculture dessine celui de l'homme. Faut-il rappeler que 35 % de notre alimentation reposent sur la pollinisation par les abeilles tandis qu'elles fécondent 80 % de notre environnement végétal ? Le gouvernement socialiste élu en mai 2012 n'a, semble-t-il, pas oublié.

Quarante-quatre jours après sa nomination, le ministre de l'Agriculture suspendait l'utilisation du Cruiser.

Æpyornis

Le Muséum national d'histoire naturelle a accordé une autorisation exceptionnelle à Micheline Pelletier. Photographe engagée dans l'avenir de la planète, elle me propose de m'installer sous l'imposant squelette d'æpyornis qui trône dans la galerie de paléontologie. À mes pieds, une dizaine d'œufs, dont le volume justifie le surnom de l'animal : « oiseau-éléphant ». La photo servira à illustrer une campagne en faveur des espèces menacées. Pour l'æpyornis, il n'y a plus d'espoir.

Cet oiseau, considéré comme l'un des plus lourds de la création avec ses 500 kilos, s'est éteint sans espoir de renaissance. C'est à Madagascar, son berceau d'origine, que j'ai cherché l'explication. L'enquête s'est révélée aussi passionnante que frustrante. Car, si tous les indices convergent vers une responsabilité évidente de l'homme, les dates de disparition et leurs raisons exactes demeurent discutées.

Extrait de la publication

Le biologiste Roland Albignac, qui m'accompagne dans cette quête, ne veut pas se prononcer, malgré sa longue expérience du territoire et de la culture malgaches. Toujours souriant, le chercheur semble davantage s'épanouir dans les voiles à lever que dans les certitudes établies. Au fond, il vit pleinement sa vocation. Pour lui, chercher vaut plus que savoir.

L'aepyornis aurait-il disparu il y a mille ans comme certains le prétendent ? L'ultime représentant aurait-il survécu jusqu'au XVIIe ou au XVIIIe siècle ? L'oiseau-éléphant aurait-il connu les premiers colons débarquant sur la grande île ?

Prenant ses photos, Micheline Pelletier me demande de regarder vers la tête de l'oiseau. Je vagabonde dans la saga du volatile atteignant 3 mètres de haut. Au début du siècle dernier, le témoignage d'un habitant révèle la présence d'un oiseau géant, tué en 1890. La civilisation « du progrès » aurait donc cohabité avec le survivant du passé… Curieusement, les biologistes ne peuvent répondre avec certitude, préférant les hypothèses. Un réchauffement climatique, daté du début de l'holocène (il y a dix mille ans) aurait eu raison du grand oiseau. À moins qu'il ne fût victime d'une zoonose, transmise par les volatiles domestiques. Mais la version la plus communément admise met en accusation l'homme, qui aurait chassé l'æpyornis jusqu'au dernier. Quoi qu'il en soit, sa mémoire demeure dans la légende… et sur le terrain. Des œufs entiers ou des coquilles, permettant de les reconstituer, se révèlent périodiquement lors de fouilles.

Ils alimentent ainsi nos fantasmes ou notre culpabilité, malgré le temps qui passe…

Ah !

Exclamation ? Interrogation ? Cri de douleur ?

En tout cas, c'est une expression humaine. Peu d'animaux peuvent lancer un « ah ! » pour traduire une émotion. Les animaux se montrent finalement plus pudiques que les humains. Les cris du ventre, qu'ils soient de plaisir ou d'agonie, ne s'éternisent guère chez les bêtes. Même les chats déstabilisent nos certitudes. Le ronronnement, à nos yeux, serait le signe

Extrait de la publication

de l'extase, du plaisir langoureux. Comment expliquer, alors, que les félins domestiqués ronronnent lorsqu'ils subissent les contraintes vétérinaires ? Sauraient-ils que la douleur passagère ne serait que le prix à payer pour leur futur mieux-être ? On peut en douter. Et pourtant, qu'est-ce qui prouve qu'ils ne posséderaient pas cette subtile perception ? On sait, en revanche, que le ronronnement est pratiqué essentiellement par nos matous domestiqués. Les grands félins, lions, tigres, panthères, etc., ont globalement abandonné ce mode d'expression propre à l'enfance féline. Certains éthologistes s'appuient précisément sur ce constat pour conclure que nos chats seraient restés de grands enfants. Assumés par les hommes, ils n'auraient pas eu besoin d'atteindre le statut de félin autonome et sauvage, un statut d'« adulte », et ils auraient conservé une physiologie infantile… À observer un chat, on est pourtant obligé d'admettre son goût pour l'indépendance, son sens de la liberté et de la maturité.

Ah ! que les choses sont complexes lorsque l'on veut comprendre la troublante mécanique biologique…

Alligator

Le premier crocodilien que j'ai tenu dans les mains était un caïman…

« À lunettes », m'avait précisé le marchand qui vendait ces charmantes petites bêtes de 15 centimètres en me garantissant qu'un peu de viande suffirait à faire leur bonheur. Mon caïman a grandi. Et alors qu'il avait atteint une taille trop imposante, j'ai dû le confier à un zoo.

Cette histoire a été vécue par beaucoup d'« amis des animaux » qui n'imaginaient pas combien ce commerce, désormais réglementé, génère la mortalité. Il n'était pas rare, durant les années 1970 de trouver des crocodiles dans les égouts parisiens, cherchez l'erreur.

Quinze ans plus tard, un reportage en Floride me permit de lever le voile sur ce commerce qui se poursuivait en d'autres lieux, soit au titre d'animal de compagnie, soit, plus simplement, pour alimenter le marché de la maroquinerie. Spectacle

effrayant. Dans des sortes de bunkers, on élevait des bébés en les confinant six mois dans l'obscurité totale pour accélérer leur croissance. Le responsable de l'élevage m'affirma qu'il n'y avait là rien de condamnable, la preuve : les bébés grandissaient, ce qui prouvait leur bien-être !

Quelques jours plus tard, le professeur Denis David, spécialiste des crocodiliens, me proposa de l'accompagner pour une opération « alligators ». Elle visait notamment à repérer et à identifier tous les nids occupés par les femelles dans une vaste zone humide. Lorsque les Américains font de la recherche, ils ne lésinent pas sur les moyens. Une armée de rangers, des hélicoptères et des hydroglisseurs devaient nous permettre d'atteindre les sites les plus reculés des marais.

C'est ainsi que nous recenserons une multitude de nids aménagés sur des levées de terre et défendus par des femelles bien décidées à préserver leur future progéniture. Certaines atteignaient 4 mètres pour un poids dépassant 300 kilos. Chaque fois que nous approchions, il fallait repousser la gueule béante afin d'analyser la ponte.

Tandis qu'un ranger armé visait l'animal par précaution, un autre le faisait reculer à l'aide d'une perche. Et cela marchait. On me proposa même d'effectuer l'exercice. Je ne me suis pas privé d'une telle émotion. Le dérangement ne durait que quelques minutes et c'était pour la bonne cause !

Le bonheur de participer à la sauvegarde des alligators sera pourtant tempéré par le commerce de peaux, de crânes et autres gadgets qui florissait dans toute la région.

« Pas grave, c'est de l'élevage », m'a lancé un ranger se voulant rassurant.

Âme

Les animaux ont-ils une âme ?

Question récurrente, condamnée à rester sans réponse, tant il est vrai que personne ne pourra démontrer l'existence de l'âme chez l'homme. Pas plus que chez l'animal.

Et pourtant, combien de civilisations, depuis la plus haute

Antiquité, s'accommodent de ce concept spirituel ? Les Égyptiens, les Grecs, les Perses et, bien sûr, les Indiens d'Amérique intègrent cette hypothèse dans leur quotidien.

Son principe, tacitement associé à celui d'immortalité, se retrouve essentiel dans le bouddhisme tibétain et dans bien d'autres confessions asiatiques. Mais qu'en est-il pour la religion judéo-chrétienne ?

Pour en savoir plus, je ne pouvais que me retourner vers mon ami Jean-Michel Di Falco, évêque de Gap et d'Embrun. Nous nous étions connus lors d'un voyage au Canada initié par l'Office franco-québécois pour la jeunesse. Capturant quelques serpents lors du séjour, je n'avais pas manqué de l'intriguer. Plus tard, il baptisera ma fille. Et nous échangerons sur cette délicate question. En préalable, Jean-Michel Di Falco tient à rappeler que, contrairement à l'idée reçue, loin d'être une partie d'un tout, l'âme dans la Bible désigne l'être tout entier en tant qu'animé par un esprit de vie. L'âme n'habite pas un corps, elle s'exprime par le corps qui, lui aussi, désigne l'être tout entier. Voulant être plus précis, il souligne : « L'âme est donc principe vital, souffle de vie, aussi bien chez l'animal que chez l'homme, même si une place particulière est assignée à ce dernier dans la Création. »

Cela dit, par la suite, on s'éloignera de cette conception. Ainsi, si l'expression « souffle vital » reste attribuée à l'animal par saint Thomas d'Aquin ou par saint François d'Assise, elle n'appartient plus ensuite qu'à l'âme humaine sous l'influence de Descartes pour qui corps et âme sont chez l'homme deux substances « réellement distinctes » et pour qui l'animal n'est qu'une machine.

Pour ajouter à la confusion, des évêques se font les avocats de la tauromachie, tandis que le pape Pie V condamne jusqu'à l'excommunication ce type de spectacle. Et si la peine d'excommunication fut levée, le Vatican reste officiellement opposé à cette pratique.

Heureusement, l'étymologie vient à notre secours, nous rappelant que le mot « âme » provient du latin *anima*, ce qui conduit à lui associer « animé », « animation » et… « animal ».

Finalement, âme ou pas, l'essentiel n'est-il pas que le clergé

Extrait de la publication

porte un message respectueux à l'égard de l'animal ? La démarche est engagée *(voir Pape),* mais elle reste d'une timidité regrettable.

Comme le disait le docteur Schweitzer : « Celui qui apprendra à secourir l'animal saura tendre la main à l'humain. »

Âne

« Si un âne te donne un coup de pied, ne le lui rends pas », prévenait Socrate…

Non pas tant parce que l'âne pourrait se venger, mais pour protéger l'animal déjà accablé par l'homme. Le philosophe, précurseur et lucide, quatre siècles avant Jésus-Christ, n'imaginait pas combien le compagnon des plus humbles allait devenir le souffre-douleur des plus insensibles.

Lorsque l'association ADADA (ça ne s'invente pas ! mais il faut comprendre Association nationale des amis des ânes) fut fondée, le mot d'ordre n'était pas tant de lutter contre les mauvais traitements infligés aux ânes, mais de sauver des races qui sombraient dans l'indifférence.

Chassé par le tracteur et son chapelet de mécaniques agricoles, l'âne fut ainsi peu à peu remis au goût du jour. En contribuant à le réhabiliter, l'ADADA fut rapidement confrontée à l'effet de mode. Après le chien, le chat ou le perroquet, l'âne devenait le compagnon incontournable de nombreuses familles possédant quelques mètres carrés de prairie.

Se penchant sur cette période, Marinette Panabière, présidente de l'ADADA, convient volontiers que la mode entraîne l'excès et l'excès, l'abus. « Et voilà des ânes abandonnés, livrés à eux-mêmes, au fond d'un pré, sans compagnie, sans affection. » Il n'en fallait pas plus pour que l'ADADA crée un refuge dans le Puy-de-Dôme, en 2003.

Aujourd'hui, grâce à la solidarité des adhérents, le sanctuaire s'est largement agrandi et compte plus de deux cent quatre-vingts ânes, préservés d'un triste sort. Chaque année, une cinquantaine d'autres malheureux sont épargnés de l'abattoir ou placés par voie de justice auprès des bénévoles et des associations solidaires comme « 30 millions d'amis » ou la Fondation Brigitte-Bardot.

Extrait de la publication

Le dévouement de l'ADADA est d'autant plus méritoire que l'association n'est absolument pas subventionnée… Étonnant, quand même, que des compétitions hippiques trouvent davantage de moyens que le sauvetage d'ânes, victimes de maltraitance ! Qu'importe, faute de budget, l'ADADA compense par la passion, la détermination et l'énergie. Les bénévoles (qui ne demandent qu'à être plus nombreux…) s'investissent durant les quatre saisons pour entretenir les ânes ou les clôtures, nettoyer les abris, transporter les équidés, contribuer à l'administration. En résumé, rendre à l'âne ce qu'il a tant donné.

L'engagement n'a rien d'éphémère : un âne peut vivre une quarantaine d'années !

Antilope cervicapre

On m'avait prévenu…

Le seul espoir de rencontrer des antilopes cervicapres, non craintives, est d'aller rejoindre le peuple des Bishnoïs du côté de Marwar, dans le Rajasthan. Effectivement, ici, l'homme et l'animal conjuguent une cohabitation que j'ai rarement rencontrée…

Avant d'en comprendre l'origine, voyons notre antilope. Le mâle se distingue par des cornes annelées et torsadées en spirale. Sa robe brune tranche avec celle des femelles, fauve-beige. À la tête de la horde, il supporte aimablement notre présence. J'en mesure le privilège en apprenant qu'en d'autres lieux cette antilope de 80 centimètres au garrot peut fuir à 90 kilomètres à l'heure et bondir, tel un ressort, à 2 mètres de haut et 6 mètres de long. La confiance qu'elle accorde aux Bishnoïs s'inscrit dans une longue et pathétique histoire. Fiers de leur passé autant que de leur culture, ils se plaisent à me raconter l'épopée.

Tout commence au milieu du XVe siècle, alors que la région connaît huit années de sécheresse. Un jeune homme appelé Jambhéji constate alors que la déforestation favorise la désertification et décide d'inciter la population à planter des arbres et à ne tuer aucun animal.

Parmi les vingt-neuf règles qu'il propose, on note : « Être

compatissant envers tous les êtres », « Ne pas détruire les arbres vivants » et, bien sûr, « Ne pas manger de viande ». Ces précurseurs de l'écologie auraient pu vivre heureux si, au XVIIIe siècle, le maharaja de Jodhpur n'avait décidé d'abattre les arbres des Bishnoïs afin de rénover son palais. À l'arrivée des soldats, une femme, Amrita Devi, accompagnée de ses filles, entoura les arbres de ses bras pour les protéger. Très vite, tous les villageois firent de même. Indifférents, les hommes du maharaja coupèrent les membres des malheureux avant de débiter les arbres. Trois cent soixante-trois personnes périrent lors du massacre, mais leur courage impressionna le maharaja qui décida d'accorder au peuple bishnoï la possibilité d'inscrire leur territoire au titre de sanctuaire dans lequel il est interdit de chasser, de blesser ou d'assassiner toute créature, qu'elle soit arbre ou animal.

Après avoir revisité le passé, nous avons planté un arbre, comme le veut la tradition, chaque mois, en souvenir des trois cent soixante-trois morts qui, avec le temps, font grandir la forêt. Une gazelle indienne appelée « chinkara » a surmonté sa timidité pour nous observer. À mes côtés, une femme en sari rouge m'a soufflé : « C'est peut-être Jambhéji, il avait dit qu'il se réincarnerait indéfiniment en chinkara. »

Araignée

« Quel est votre plus beau souvenir auprès des animaux ? »

Cette question m'a souvent été posée. Et je réponds immanquablement que, si la prodigieuse migration des gnous en Afrique de l'Est ou la naissance du corail sur la Grande Barrière restent ancrées dans ma mémoire, je suis tout autant bouleversé par l'araignée qui tisse sa toile.

Prenez l'argiope-frelon, reconnaissable à son abdomen zébré. C'est au petit matin qu'elle se met au travail avec un sens inné de la géométrie. Et elle recommencera ainsi, chaque jour que Dieu fasse. En lisant *La Hulotte*, la fameuse revue qui nous explique, grâce à des dessins, les particularités de la faune sauvage, j'ai pu en savoir plus.

Tout commence par le cadre, de forme ovale, accroché ici et là aux plantes disponibles. Ensuite, notre besogneuse trace des rayons. Les scientifiques, à qui rien n'échappe, ont calculé que ces rayons, à diamètre égal, sont deux fois plus résistants et quatre fois plus élastiques que l'acier ! Consciencieusement, l'araignée va en poser plusieurs dizaines. De retour au centre, elle doit consolider le tout en alignant son fil de manière circulaire. Chaque point est soudé, tandis que se dessine la spirale particulièrement collante en certains endroits. Voilà, l'œuvre est achevée.

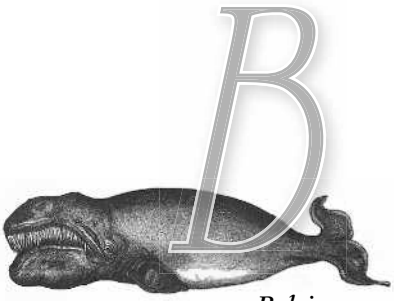
Convenez que le spectacle mérite que l'on s'y attarde ! Et si on a l'esprit voyeuriste, on peut même assister au repas qui suivra. En embuscade, au cœur de son œuvre, l'araignée attend. Prête à bondir à la moindre vibration. L'insecte imprudent qui s'aventure sur le piège est immédiatement localisé puis emmailloté de fils minuscules. Une piqûre venimeuse l'achève. L'araignée n'a plus qu'à s'en délecter en attendant le suivant.

Près de trente-cinq mille espèces d'araignées peuplent la planète. Deux d'entre elles m'ont particulièrement touché. La première, ou plutôt les premières, avaient tissé un réseau de toiles si vaste qu'il coiffait, sur plusieurs centaines de mètres, un chemin que nous avions emprunté en Australie. Nous nous sommes arrêtés, avec un peu d'appréhension, pour filmer cette incroyable concentration d'araignées, sans qu'aucune d'entre elles ne nous incommode.

La seconde, plus connue, était une imposante mygale. Je crapahutais avec un herpétologue en forêt équatorienne, lorsqu'il s'arrêta pour en capturer une avec délicatesse. L'animal, couvert de poils bruns et roussâtres, ne semblait pas particulièrement perturbé, tandis que le naturaliste m'expliquait que ce type d'araignée peut s'en prendre aux oiseaux, aux serpents, aux lézards comme aux grenouilles. Parfois même, la mygale se montre cannibale. Et chaque espèce dispose d'un venin et de sucs digestifs particulièrement adaptés à son menu. Après cette savoureuse information, il considéra que je devais sacrifier à la tradition et posa la mygale sur mon bras.

Appréhension légitime et grande satisfaction d'avoir tenté l'expérience.

Extrait de la publication



Baleine

Bactérie

Dans la grande famille de la biodiversité, les bactéries sont victimes d'une inacceptable injustice…

Oubliées, méprisées, ignorées, car trop petites, sans doute. C'est méconnaître leur fantastique saga. Commençons par le début. Ce sont elles qui, un milliard d'années après la formation de la Terre, s'imposent comme la première forme de vie. Certes, elles sont modestes, puisqu'elles ne sont constituées que d'une seule cellule, mais elles assument le rôle de précurseur. Et elles conserveront ce statut de « seul être vivant » durant trois milliards d'années.

Mettant à profit cette gigantesque période d'exclusivité, elles se diversifient et jouent les explorateurs. C'est ainsi qu'aujourd'hui on les retrouve dans les milieux les plus « invivables ». Par quel miracle les bactéries s'épanouissent-elles dans les lacs salés ou dans les cheminées volcaniques océaniques ? Comment cohabitent-elles avec l'acide sulfurique, la soude ou même les déchets radioactifs ? Passionnantes questions pour les chercheurs !

Mais nos connaissances actuelles permettent d'affirmer que, outre leur fantastique capacité d'adaptation, elles occupent la

Extrait de la publication

propre intimité des autres êtres vivants. Ainsi notre bouche n'héberge pas moins de quatre cent cinquante espèces de bactéries. La population qui s'épanouit dans nos intestins est estimée à 100 000 milliards, soit, nous précisent les scientifiques, dix fois plus que toutes les cellules de notre corps. Cela dit, on ne peut s'empêcher de penser à leurs redoutables potentialités.

Ce sont elles qui favorisent la septicémie, la coqueluche, la tuberculose, le botulisme, la pneumonie et bien d'autres pathologies dont on se passerait volontiers. Mais, en retour, elles nous sont bénéfiques dans le lait maternel, la fabrication du yaourt ou du fromage, le traitement des eaux usées, la dépollution… Et lorsqu'elles se montrent trop indésirables, elles permettent parfois des avancées thérapeutiques inestimables. En 1928, le biologiste Alexander Fleming a ainsi pu nous en débarrasser grâce à un champignon *(Penicillium)* qui donnera naissance aux antibiotiques. En fait, 95 % d'entre elles sont bénéfiques, aussi bien pour les êtres vivants que pour la planète.

Christian Milet, du Muséum national d'histoire naturelle et grand avocat de ces micro-organismes, résume simplement la situation : « On ne saurait s'exonérer des bactéries et, si nous venions à disparaître, elles nous survivraient pour des milliards d'années. »

Baleine franche

Notre petit bateau, qui serpente au milieu des baleines, paraît bien dérisoire…

Ces pacifiques géants affichent 15 bons mètres de longueur avec une grâce de danseuse. Nous sommes au large de la Patagonie, en Argentine. C'est l'époque des ballets nuptiaux. Une femelle caresse l'embarcation, puis la soulève doucement. Angoisse à bord ! Quelques secondes plus tard, le calme couvre à nouveau l'océan.

De mémoire d'homme, dans la région, on n'a pas le souvenir d'une quelconque agression de la part de ces géants de la mer. L'inverse n'est pas vrai, puisque la « franche » figure parmi les baleines qui furent les plus traquées. Explication : elle ne coule

Extrait de la publication

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 109859 ( )
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication